



HUMORISTIQUE — HEBDOMADAIRE — ILLUSTRE

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague"—BOISL'EAU.

Rédigé en Collaboration.

Bureau et Administration : 105 à 109 rue Ontario Est

Trop de mains font peu d'ouvrage



Ladébauche. — Hé, vous autres, quand est-ce que c'est que vous aurez fini de vous chamailler ? Décidément il y en a une de trop dans la maison.



Nous venons de recevoir, cuit à point, un poulet bien gras, que nos 100,000 lecteurs aimeront sans doute à déguster. Le voici dans toute son éloquente simplicité.

Montréal, 12 septembre 1912.

M. le Directeur du "Canard".

Monsieur, — Voulez-vous me permettre de protester contre un article absolument injuste et de la dernière grossièreté, paru dimanche dernier dans votre journal, sous la rubrique: "Thalie et Melpomène"? Il s'agissait, en la matière, de l'artiste Paul Marcel, bien connu des Canadiens-français, et qui a laissé chez nous un souvenir des plus agréables.

Votre rédacteur (qui ne signe pas, mais que chacun devine), donne à Paul Marcel les qualificatifs suivants: Juif-Errant, Bluffeur, artiste de second ordre et "destructeur" du théâtre français au Canada. Il ajoute qu'il fut loin de briller lors de son séjour au National et termine en disant que sa troupe actuelle est composée d'étoiles anémiques.

Je n'ai pas mission de défendre Paul Marcel, mais je trouve indigne qu'un écrivain quelconque lance à propos de rien (qui sait?...) des épithètes semblables à la tête d'un artiste que nous n'avons plus même dans nos murs. Ceux qui connaissent Paul Marcel savent qu'il n'est point un bluffeur, qu'il n'est pas plus "juif-errant" qu'un autre et qu'il est encore moins un "destructeur" du théâtre français au Canada. La saison théâtrale française à l'Académie, dont il avait la direction, fut l'une des plus brillantes, pour ne pas dire plus, que nous ayons eues à Montréal et je ne sache pas que Paul Marcel y ait prouvé qu'il voulait la destruction du théâtre chez nous. Quant au passage de l'artiste au National, il faut vraiment avoir un toupet peu ordinaire pour prétendre qu'il n'eût rien de bien remarquable. J'apprécie à leur juste valeur les artistes dont se compose actuellement la troupe de M. Gauvreau, mais je ne crains pas de dire qu'aucun d'entr'eux n'apporte à son jeu plus de soin et un meilleur fini artistique que ne le faisait Paul Marcel.

Et, pour terminer, je trouve bien étrange qu'on veuille ridiculiser des artistes comme Mme Marsoll alors que, l'an dernier, on s'extasiait sur les mérites de cette actrice, quand elle jouait sur une de nos scènes populaires.

Je ne vous cache pas, M. le Directeur, que je crains fort que cette lettre ne trouve pas hospitalité dans vos colonnes, l'auteur de l'article dont je viens de prouver

la parfaite fausseté, faisant partie de la rédaction du "Canard". Mais, à tout risque, je vous l'envoie et vous offre d'avance mes félicitations, au cas où vous auriez assez d'indépendance pour la publier.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre bien dévoué,

UN AMATEUR
DRAMATIQUE.

Cet "amateur" dramatique n'est certainement pas un "amateur" ordinaire — il est quasiment extra-ordinaire.

Seulement comme il n'est pas, heureusement, le seul et unique "amateur" sous le soleil, un autre "amateur" lui répondra dans le prochain numéro du "Canard".

Cher monsieur l'amateur dramatique, à la semaine prochaine.

M. Marcel Fleury vient d'engager trois artistes parisiens, Mlles Denise Réal, Suzanne Tellier et Irène de Chays. Cette dernière est une grande coquette (au théâtre, turellement). On ne sait pas si elle a du sang bleu dans les veines, quoique son nom soit teinté de noblesse.

Hourrah! Hourry! Zim boum! Ha! Pif! Paf! Pouf! Bing! Bang! Un Paul Marcel nous est né!

On dit que Nap. Tellier est en train de commettre un grand drame historique en deux actes et dix-neuf tableaux. Le plus étonnant de la chose c'est que cette pièce est en vers.

Un admirateur de Mlle Juliette Beliveau nous demande des nouvelles de cette jeune artiste.

Désolé de ne pouvoir donner le moindre renseignement à notre correspondant.

Qui pourra nous renseigner?

M. Oscar Hammerstein, l'ami de M. Gustave Comte, veut doter Montréal d'une vaste salle d'opéra.

On dit qu'un artiste jouant actuellement dans un théâtre très populaire passera prochainement dans un autre théâtre non moins populaire.

Le National mettra bientôt à l'affiche une pièce qui fera sensation. Bien faire et laisser dire.

M. Renaud est à sec. Il n'a fait que six jeux de mots la semaine dernière.

THEATRE NATIONAL
FRANÇAIS.

"La Sacrifiée"

Comédie en 3 Actes de M. Gaston Devore.

La pièce que nous offre la semaine prochaine le Théâtre National est une oeuvre très remarquable. Aussi bien l'auteur de "Demi-Soeurs" et de "La Conscience de l'enfant" ne pouvait point écrire quelque chose d'indifférent. Son haut et probe esprit accoutumé à la réflexion, habitué à se hausser jusqu'à l'idée générale et à y toujours rapporter les conflits particuliers, cette fois encore, a choisi un noble sujet de belle et profonde émotion.

"La Sacrifiée" est une oeuvre nette, rapide, vigoureuse, émouvante, fortement pensée et noblement écrite, qui dit avec précision ce qu'elle veut dire et le dit sans hors-d'oeuvres inutiles. Dans cette pièce il étudie la "famille" dans sa constitution, dans son évolution, dans ses drames intimes, dans les crises qu'elle traverse. Sujet d'un intérêt passionnant, surtout à une époque comme la nôtre où les anciens principes sont ébranlés, où tout est remis en question.

Le sujet de la pièce nous montre ceci: que les parents élèvent quelquefois mal leurs enfants, ou bien, en les couvrant d'une tutelle trop étroite, ils leur culèvent l'esprit d'initiative, ou bien ils les laissent croître au hasard, sans s'occuper d'eux, sans veiller à la formation de leur cerveau et de leur coeur: ils leur demeurent étrangers, qu'ils les aiment trop ou qu'ils ne les aiment pas assez. Le résultat est mauvais. Il advient encore que, dans une famille, les divers enfants sont inégalement chéris: et de cela, naissent des chocs douloureux, des catastrophes.

La distribution de cette jolie pièce est confiée à MM. Chanut, Filion, Brain, Mallet, Valeur, et à Mmes Devoyod, Briant (début), Demons, Degraives, Yrvan.

Le spectacle commencera par "L'Ecran Brisé", comédie en 1 acte de M. Henri Bordeaux, créée à la Comédie Française le 22 juin 1908.

Ces deux comédies forment un des plus beaux spectacles entendus encore ici, elles font bien inaugurer de cette grande saison de haute comédie qui s'est ouverte si dignement la semaine dernière avec Chamillac.

— : o : —

THEATRE DES NOUVEAUTES

En mettant à l'affiche pour la semaine prochaine, "DOIT ON LE DIRE?", la célèbre Comédie en 3 actes d'Eugène Labiche le maître des Auteurs Comiques modernes, la direction des Nouveautés offre à

ses habitués un spectacle d'un rare intérêt et d'un attrait plus qu'ordinaire. On sait, en effet, que les pièces de Labiche sont maintenant au répertoire de la Comédie Française, ce qui n'est pas un mince honneur. Le public est donc assuré en allant entendre "DOIT-ON LE DIRE?" aux Nouveautés, d'applaudir un des chefs d'oeuvre de la littérature théâtrale moderne.

"DOIT ON LE DIRE?" a été mise en scène par M. Harmant qui a apporté tous ses soins et ses connaissances théâtrales dans cette tâche et l'interprétation de l'oeuvre si amusante et si spirituelle de Labiche sera à la hauteur de la pièce et digne de la réputation artistique de la troupe du théâtre des Nouveautés.

Voici la distribution :

Muserolle. MM. Harmant
Le Marquis de Papaguanos. . . Darcy
Galgaret Palmieri
Albert Fragil Gury
Dupailon Renavent
Maître Le Barrois, Notaire. . . Labry
Baptiste Grasset
Dominique Gilles
Blanche Mmes Lefrançois
Lucie Parizel
Juliette Rhéa-Harmant

1er acte : Un salon, chez le Marquis.

2e acte : A Bondy, chez Gargaret.

3e acte : Le cabinet de Gargaret.

Pendant les entractes, le public aura l'occasion d'admirer un choix magnifique de vues animées provenant des principales maisons de Paris et de New York, et qui viendront encore ajouter à l'attrait des représentations.

Un conseil en terminant :

Nos lecteurs feront bien de retenir leurs sièges d'avance s'ils veulent être bien placés car les billets s'enlèvent avec rapidité et tout fait prévoir que les Nouveautés feront des salles combles tous les jours de la semaine prochaine pour les représentations de "DOIT-ON LE DIRE?"

— : o : —

AU NATIONOSCOPE

"Le Petit Muet"

L'oeuvre si intéressante et vraiment nationale que poursuit M. Julien Daoust, le dévoué directeur-artistique du Nationoscope, est encouragée de la plus belle façon, et ce n'est que justice, car, tout en participant à une entreprise d'une haute portée morale et patriotique, les fervents du beau et bon théâtre peuvent se procurer à un prix relativement minime de délicieux moments où l'art dans sa forme la plus parfaite tient la première place. Tous les vrais Canadiens, ceux qui ne le sont pas seulement de nom et qui ont à coeur de voir triompher, malgré l'envie et la jalousie irraisonnée, la cause de leur théâtre, c'est-à-dire le théâtre canadien dans toute l'acception du mot et dans son sens le plus large, ne devront pas manquer de se rendre la semaine prochaine au Nationoscope, où la troupe canadienne du directeur-artistique

tique canadien, M. Julien Daoust, donnera en représentations le fameux drame de M. Henri Kéroul: "Le Petit Muet". Les principaux rôles seront tenus par Mmes Bella Ouellette, Georges Patureau (travesti); J. R. Tremblay, Nini; Vertueil, Marcelle; Nozières, Yvonne Patureau; Liliane, Maria; MM. E. Vallubert, Mathias Bordier; Elzéar Hamel, François Patureau; Prévile, Mercier; J. R. Tremblay, Bête à bon Dieu; Villeraie, Le Vicomte de la Cembrolle; Coutlée, Michel; Edmond Daoust, Blomet. Puis ce sont encore MM. Leurs, Desmarteau, Delbé, Hervé, Boissonnière, Victor, Collard, Thibault, etc.... Mmes Maluce, Roncevaux, D'Orgère, etc....

Nous prévoyons que les représentations du "Petit Muet", la semaine prochaine, au Nationoscope, ajouteront un gros succès de plus à la série déjà longue que ce théâtre s'est assurée depuis que M. Julien Daoust en est le directeur-artistique.

—: o: —

DU NOM OU SUBSTANTIF

Le Nom ou Substantif peut être propre ou commun; mais rien ne l'empêche d'être les deux à la fois. Certains noms comme Dupont, Durand, Dubois, sont tellement répandus qu'ils en sont communs, mais ils restent propres si ceux qui les portent sont des gens honorables.

Les noms propres s'accordent-ils? Non. Car ils représentent généralement deux époux, deux associés, deux nations, Jacques et Jeanne, époux, ne s'accordent pas davantage entre eux, que Lustruer en s'accorde avec Co et Limited, ses associés, ni que l'Allemagne ne s'accorde avec la France.

Le nom collectif vient sans doute de collecteur (d'égout collecteur), et s'applique à ce qui répand une odeur forte. Ex.: Troupeau, bataillon.

Il y a de petits noms et de grands noms. Les amoureux s'appellent généralement par leurs petits noms. Ex.: chou, loup, rate, bijou, crotte.

Les grands noms ne se mesurent pas au nombre des lettres qu'ils contiennent. Certains noms peuvent être grands avec trois lettres alors que d'autres, beaucoup plus favorisés de l'alphabet, restent petits. Ex.: Ney (trois lettres) et Polichinelle (douze lettres).

Les noms de guerre ont été utilisés dans les armées jusqu'au XVIIIe siècle. On les reconnaît aisément aux images pacifiques qu'ils évoquent. Ex.: La Fleur, La Ramée, La Verdu-re, Fanfan la Tulipe. Peut-être servaient-ils aux soldats à se dissimuler aux yeux de l'ennemi. On peut, en effet, se cacher sous un faux nom.

Le Nom de la Loi a bouleversé l'art de la serrurerie: il suffit de le prononcer pour se faire ouvrir les portes les plus fermées.

ANDRE HELLE.



M. le rédacteur,

Veuillez s. v. p. hospitaliser dans un petit coin, coin, de votre journal, un pauvre délaissé de la Ste-Brigide qui sera heureux de vous fournir les événements extraordinaires qui pourront s'y produire.

Tout d'abord il y a les élections qui ont eu lieu le deux septembre, oh quel événement..... Le p'tit Hébert a été élu président, le p'tit Fournier 1er Vice, Bob

Deslauriers 2em Vice, Pat. Rafferty Sec Arch. Titoune Larose Sec-Très et Chef d'orchestre, Etc. Etc. Pensez-vous qu'avec un Conseil comme ça qu'il vont en faire des merveilles à la dramatique.

Tant qu'à la soirée fixée pour la mi-septembre et qui a pour titre "Le Général Lamorriessière" je vous assure qu'ils font en faire un fake avec ça.

Jean POINTE

CONFORT MODERNE

—Qu'est-ce qu'il vous disait de moi, tout à l'heure, le patron de l'hôtel du "Cheval Blanc"?

—Que vous étiez un mauvais coucheur.

—Oui, oui, je sais... Eh bien, si je suis un mauvais coucheur, moi, lui est un mauvais logeur.

—S'il vous blague, c'est parce que vous ne "descendez" plus chez lui.

—Je vous dis que je n'y descends plus... Après l'histoire de l'année dernière!

—Quelle histoire?

—Ah! bien, il faut que vous la connaissiez; elle en vaut la peine. Figurez-vous que, l'été passé, je suis venu pour la première fois dans ce sale patelin. Aussi consultai-je, selon mon habitude en pareil cas, l'indicateur

pour choisir mon hôtel. J'optai pour le "Cheval Blanc", vu ses avantages: ascenseur, téléphone, calorifère, électricité. Le calorifère, je m'en fichais, nous étions en juillet; mais deux choses seules eussent déterminé mon choix, deux choses qui me sont indispensables: ascenseur et électricité. J'arrive donc à l'hôtel, retiens ma chambre et m'en vais pour ne revenir qu'après le spectacle. C'est à ce moment que le vaudeville commença, car c'en fut un réellement. Tout d'abord, le garçon me tend un bougeoir avec ma clef.

—Pourquoi ce bougeoir, puisqu'il y a l'électricité?

—Après une heure du matin, monsieur, l'électricité ne marche plus.

—Bon. Les ampoules, dans chaque chambre, sont de quelle force?

—Seize bougies.

—Bien. Veuillez me donner seize bougies, dans seize bougeoirs, naturellement.

—J'ai droit à un éclairage de seize bougies. Donnez-les moi.

—Mais, monsieur, les autres locataires...

—Je ne m'en occupe pas des autres locataires. Remettez-moi ce que je vous demande, où je vais immédiatement chez le commissaire de police.

Le garçon, ahuri, me donne huit bougeoirs allumés (je ne pouvais en tenir davantage) et s'apprête à me suivre, également porteur de huit chandeliers.

—Où est l'ascenseur? fis-je.

—Monsieur, à partir de minuit, l'ascenseur ne fonctionne plus.

—Bien. Vous allez me monter dans ma chambre.

—Hein!

—J'ai droit à l'ascenseur. Je n'ai choisi votre hôtel que parce qu'il y avait un ascenseur. Comme je ne veux pas grimper au cinquième, vous allez m'y monter.

—Mais, monsieur...

—...Ou alors, je vais immédiatement chez le commissaire de police. Vous aurez d'ailleurs le droit de vous reposer à chaque palier.

Le garçon, de plus en plus hébété, se courba. Je le califourchonnai, et nous gravâmes les cinq étages de l'hôtel du "Cheval Blanc", lui, moi, et les seize bougies.

Mais le lendemain, en réglant ma note, je conseillai au patron de biffer sur ses prospectus ces deux mots mensongers: "confort moderne".

FELIX GALIPAUX.



LUI.—Tiens, v'là un article de M. Bourassa.

ELLE.—Oh! ça doit être aussi comique que le *Canard*. Passe-moi donc ce journal là.

—LUI.—Jamais de la vie, c'est le *Devoir* un journal de Q... de qualité négligeable.

Le Canard

Journal Humoristique Hebdomadaire, paraissant tous les dimanches. Publié et imprimé par un COMITE DE COLLABORATEURS, au Nos 105-109, rue Ontario-Est, Montréal. Téléphone Bell: Est 1121.

Un an (pour le Canada) \$1.00; Six mois (pour le Canada) 50c. Un an (pour les Etats-Unis) \$1.50; Six mois (pour les Etats-Unis) 75c. Strictement payable d'avance.

TARIF DES ANNONCES—Contrat pour un an: 1,000 à 2,000 lignes 3c la ligne, 3,000 à 5,000 lignes 2½c la ligne, 6,000 à 10,000 lignes 2c la ligne.

Annonces à court terme: Première insertion, 10c la ligne; Insertions subséquentes 5c la ligne.

Le "CANARD" est vendu aux agents 16c la douzaine, payable strictement sur réception du compte. Le numéro, 2 cents.

Adressez toutes correspondances ou envoi d'argent à Le "Canard", Montréal, P.Q.

Montréal, 22 Septembre 1912



N FREMIT EN SONGEANT...

Hier à la grande fabrique de Z., les ardents rayons du soleil de mid provoquèrent un commencement d'incendie dans les combles du bâtiment grâce à la lanterne qui faisait lentille sur le toit.

Un extincteur perfectionné permit aux ouvriers qui sortaient précisément de la fabrique, de se rendre en peu de temps maîtres du feu.

On frémit en songeant au malheur qui serait arrivé si cet incendie avait éclaté de nuit, alors que tout le monde était couché ou absent, personne ne se serait trouvé là pour éteindre le feu.

AUX E.-U.

Relevé d'un journal de Milwaukee, à la colonne de décès:

"Est décédé le 12 mai, dans sa boutique, John Lifax, très respecté par tous ceux qui l'on connu et ont eu affaire à lui. C'était un honnête homme et un chapelier de génie. Ses vertus n'avaient pas de prix et ses chapeaux ne coûtaient que deux dollars. Il laissa une veuve pour déplorer sa perte et une quantité de chapeaux d'hiver qu'on vendra au rabais. Il a été ravi au monde juste au moment où il venait de terminer un achat important de canotiers en paillasse à si bon prix, que sa veuve peut fournir des chapeaux à tout le monde.

"Sa famille ép'orée continuera son commerce.

"Priez pour lui!"

Un intérêt de cinq pour cent annuellement sur \$201,000,000. représente un revenu de \$6,000,000. C'est exactement le montant que le peuple Américain aurait pu ajouter à sa richesse s'il n'eut pas été volé de cette somme considérable l'année dernière par des escrocs "get-rich-quick." D'après le Maître général des postes Hitchoo, au cours des derniers douze mois les petits capitalistes américains ont été filoutés de l'énorme somme de \$120,000,000. Non seulement les placeurs d'ar-

Echos de la Ville = Puzzle

(Service spécial.)

Québec, le 16 septembre 1912.

Je ne parlerai pas de la réception à Monsieur Bordenne, les journaux en ont dit assez, seulement que ça été frette, on endurait notre casse pi nos mitaines, pas de blague. Une chose qui a été swell, c'est le banquet qu'on a donné à L. P. Pelletier, à Lévis, samedi soir. C'est Rudolph Zanetan, le plus grand comique que Québec a jamais connu depuis sa fondation, qui avait la direction du banquet, et c'est lui qui se tenait à la porte pour ramasser les épingles.

Ce banquet a eu lieu à Lévis comme je te dis plus haut, dans une magnifique salle décorée à profusion. Au fond de la salle on pouvait admirer une gigantesque "Union Jack", que jadis Henri Bourassa pressait sur son sein, dans un geste plein de grandeur, à jamais éternel. On remarquait aussi un grand nombre d'autres citations plus touchantes les unes que les au-



—Soyez tranquille, votre chapeau je l'ai...

gent ont perdu cette somme, mais le revenu qu'elle aurait produite, si elle eut été placée en sécurités légitimes. Ces \$120,000,000.00 sont de l'argent mort. Il ne peut plus revenir à ses propriétaires légitimes. Pour leur ignorance, pour leur foi aveugle et pour leur négligence à s'enquérir tout d'abord sur la valeur de l'affaire pour laquelle on sollicitait leur argent, ils n'ont que la pauvre satisfaction de se dire que l'expérience est un bon instructeur.

...

NOUVELLE BAGUES

Jusqu'à présent, les bagues servaient d'ornement. Il était d'usage d'en offrir à sa fiancée, avec des brillants ou des perles. C'était le bon temps — le temps où les apaches n'existaient pas encore.

Aujourd'hui, dans les grandes villes où pullulent les apaches, les



—Il est très poli, ce monsieur, il ne crache pas sur les murs.

jeunes personnes qui tiennent à ce que leur fiancé ne soit pas occis avant le mariage. leur offrent, en échange de la bague de fiançailles, des "bagues américaines" qui remplissent l'office de coup de poing américain. Ces bagues affectent la forme de fleurs ou de roses innocentes mais, dès le pion fermé, elles deviennent, pour un boxeur de force moyenne, de terribles instruments de défense.

M. A. P. PIGEON



Lui-même en...peinture

Le retour de Napoléon 1er occasionna une grande guerre.

Le retour de M. Borden donna lieu à une parade de cirque.

Le retour de l'automne amène la chute des feuilles et les villégiatures en ville.

Le retour de M. A. P. Pigeon — après deux mois d'absence — deux mois de balades "à travers des villes de la vieille Europe, — fut cause que, mercredi dernier, les salles du Club Libéral Saint-Louis se "paquetèrent" de citoyens désirant fêter dignement le Président du Club Saint-Louis.

Or donc, mercredi, il s'agissait de célébrer le retour de cet homme de caractère, de ce libéral, de ce pigeon voyageur qu'est Monsieur Albert Pierre Pigeon, et on a célébré pas pour rire.

Dire ce qui s'est passé serait copier les quotidiens, qui, tous, ont déclaré que la maison du club était trop petite pour contenir la foule. Présentation d'adresse, de fleurs et de cadeau, discours par d'éloquents orateurs, bouquet, etc., bref, il y avait tout ce qu'il faut pour démontrer aux populations des deux mondes toute la popularité de M. A. P. Pigeon.

GUGUSSE.

Le Mauvais Facteur

(Nouvelle de Bernard Gervaise)

—Mon bon oncle,
—C'est avec la plus vive affliction
—que j'apprends votre soudaine indis-
—position; indisposition qui, j'en suis
—certain, pourtant, ne peut être que
—passagère, chez un homme sain et
—vigoureux comme vous l'êtes, etc.,
—etc...

—“GEORGES CAMBOUIS.”

—Mon vieux Prosper,
—Je viens d'apprendre une bonne
—nouvelle: mon oncle Paul est mala-
—de.

—“Oh! ce n'est pas encore bien gra-
—ve, mais il y a de l'espoir, car ce
—vieux sagouin est tellement avare
—qu'il refuse toujours de se faire soi-
—gner convenablement, etc., etc...”

—“GEORGES CAMBOUIS.”

Georges Cambouis insère les deux lettres qui précèdent dans deux enveloppes, quitte la brasserie dont il vient de faire son cabinet de travail et cingle vers le plus proche bureau de poste.

Déjà il a précipité dans la boîte la première missive quand un doute singulier lui traverse l'esprit.

—Je parie que je me suis trompé, se propose-t-il.

Il décachète l'enveloppe qui lui reste en main. C'est l'enveloppe qui porte l'adresse de M. Prosper Froidemoru.

Elle renferme la prose destinée à l'oncle Paul.

Par conséquent, l'enveloppe qui est dans la boîte est pleine des confidences réservées à Froidemoru, bien qu'elle ait tout ce qu'il faut pour parvenir à l'oncle Paul.

Cambouis a gagné son pari. Mais il n'en est pas plus fier pour cela.

Il examine le bureau de poste, mais le bureau est fermé, car minuit vient de sonner.

Il examine la boîte aux lettres. La boîte ne semble pas disposée à rendre sa proie. Elle est surmontée d'une plaque émaillée qui dit au public:

—“Les lettres jetées à la boîte maintenant, seront distribuées, demain matin, entre 7 et 9 heures.”

—Hélas! gémit Cambouis, demain matin, entre 7 et 9 heures, je serai maudit!

Et déshérité!
Adieu! fortune de mon vieil oncle!
Adieu! rentes sur l'Etat!
Adieu! mines d'or!
Adieu! gros immeuble de la rue Quincampoix!

Adieu! petite maison de Clamart!
Adieu! villa de Trouville!...

Et, le cœur endeuillé, Cambouis s'en va se coucher...

La nuit, une belle nuit blanche, a porté conseil à Cambouis.

C'est pourquoi, ce matin, l'aurore étonnée le surprend en train de faire le pied de grue devant le bureau de

poste du quartier Machin-Prolongé.

Il guette la sortie des facteurs, quand celui de son oncle paraîtra, il s'attachera à ses pas et, par la persuasion,

Par la corruption...

Par la ruse...

Par le fer ou par le poison, il lui ravira la désastreuse lettre qui met son avenir en danger.

A peine Cambouis est-il là depuis trois heures, que la porte du bureau s'entr'ouvre, donnant le jour à un modeste sous-agent des P. T. T., lourdement chargé.

Est-ce le facteur de l'oncle Paul?

Cruelle et, semble-t-il, insoluble énigme.

Mais Cambouis est malin.

—Pardon, mon ami, demandet-il au facteur, ne connaissez-vous, par hasard, la rue Machin-Prolongée?

Cambouis et le facteur voguent de conserve. Cambouis a bien envie de parler de sa lettre, mais il craint d'effaroucher le facteur en brusquant les choses; alors, pour l'apprivoiser encore un peu:

—Vous faites là un bien dur métier, dit-il.

—Ma foi, c'est selon, répond judicieusement le facteur; y en a de meilleurs, mais y en a de pires.

Et, vlan, la conversation tombe.

Cambouis allume un cigare.

—Fumez-vous? propose-t-il.

—Oui, monsieur, mais pas dans le service.

—Alors, prenez, vous fumerez plus tard.

Cambouis offre tout ce que contient son étui. Le facteur accepte.

C'est un point.

Mais quelques cigares ne suffisent évidemment pas à payer une conscience de fonctionnaire...

La conversation chancelle à nou-



Au Palais de Justice : Il n'en est pas des opinions comme des vêtements : Plus on change et plus on semble malpropre.

Les sous-agents sont de braves gens. Celui-là se met à rire avec bienveillance.

—Si je connais la rue Machin-Prolongée! dit-il, je crois bien, elle est justement dans ma tournée.

Puis il énumère les noms des voies qu'il faut suivre pour rejoindre la rue Machin-Prolongée.

Mais Cambouis ne l'écoute plus; en apprenant que ce facteur est bien celui qu'il cherche, il a bondi de joie dans son for intérieur, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ensuite, il dit, traitreusement:

—Ecoutez, j'ai bien peur d'oublier en chemin l'itinéraire que vous me tracez... j'ai perdu la mémoire dans un accident de chemin de fer... voulez-vous me permettre de vous accompagner, puisque vous allez, comme moi, rue Machin-Prolongée?

—Mon Dieu! je veux bien, accepte le facteur, seulement, faut pas que vous soyez pressé...

veau, Cambouis la rattrape par le bras:

—Il y a longtemps que vous êtes aux Postes, mon ami?

—Sept ans, monsieur, sept ans à la Saint-Médard.

—Sept ans!... Sept ans de service et vous êtes encore simple facteur!...

Et vous avez des enfants, je gage?...

—Oui monsieur, cinq.

—Sept ans!... cinq enfants!... et seulement sous-agent!... Eh bien!

bien! voulez-vous que je vous dise, vous avez de la chance de me rencontrer. Je vais en toucher un mot au ministre et je veux être changé en brosse à dents si, avant huit jours, vous n'êtes pas nommé agent... Qu'est-ce que je dis, agent, brigadier, ou!

Le facteur, ébloui, se confond en remerciements.

C'est le bon moment; Cambouis va placer sa requête. Malheureusement, comme il s'y décide, le facteur, qui

n'a pas cessé de faire son métier, pénètre dans un immeuble pour y distribuer une partie de son chargement. A son retour, il semble un peu refroidi.

—Si, malgré ma recommandation, poursuit alors Cambouis, on ne vous accordait pas un avancement satisfaisant, n'hésitez pas; quittez la boutique; je vous prendrai chez moi.

—Chez vous, monsieur?

—Oui, chez moi. J'ai de quoi vous occuper, vous pensez bien... avec mes mines d'or, ma maison de la rue Quincampoix et ma succursale de Clamart!... Et puis, tenez, confiez-moi vos enfants, je les mettrai à l'Assistance Publique...

Déjà, l'on se trouve dans la rue Machin-Prolongée. Le logis de l'oncle Paul approche à grands pas. Brûler ses vaisseaux devient pour Cambouis une urgente nécessité.

Mais quelle soudaine timidité l'en empêche?...

Peut-être y a-t-il moyen de gagner du temps.

—Dites donc, propose-t-il à brûle-pourpoint, si on allait boire un verre, en attendant.

—Boire un verre, dans le service, s'effare le sous-agent. Y pensez-vous, je serais révoqué.

—Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque vous entrez chez moi, rétorque victorieusement Cambouis.

Et il entraîne sa victime au fond d'un sombre estaminet qui se trouve là.

Une heure plus tard, deux peut-être, un facteur paraît mûr pour toutes les défaillances.

Avec toute l'éloquence dont il dispose, Cambouis lui conte sa fatale bévue de la veille et indique le moyen d'en conjurer les affreuses conséquences.

Alors le facteur, vraiment mûr, décidément, éclate en sanglots.

Puis il dit:

—Hélas! monsieur, je ne peux pas vous rendre ce service-là, hi! hi! hi!... je regrette bien...

—Comment! s'indigne Cambouis, vous ne pouvez pas!

—Non, monsieur, hi! hi! hi!...

—Vous ne voulez pas me donner cette lettre, après tout ce que je vais faire pour vous!... Et pourquoi?

Les larmes du sous-agent redoublent.

—Parce que je ne l'ai pas, bégaiet-il... je suis le facteur des imprimeries...

Cambouis est maudit.
Et déshérité.



LE DRAME DES PUNAISES

Je me flatte de connaître, sur le plateau de Ravignan, à une encablure du Sacré-Coeur de Montmartre, un dramaturge de onze ans.

Vers midi, notre jeune montagnard installe son minuscule guignol face à l'ouest, contre le tronc rigide d'un bec de gaz.

A l'aide d'un fragment de charbon, il indique d'imaginaires gradins sur le trottoir, les numérote avec soin et crie:

—Prenez vos places! s'il vous plaît, messieurs et dames!

Les petits garçons, dont l'avenir est incertain, et les petites filles qui, dans quinze ans, seront assurément les plus jolies femmes de Paris, viennent s'asseoir là selon la mode turque.

Lorsque les cadres sont remplis et que les éventails de papier-journal commencent à s'agiter, la toile se lève.

Le dernier spectacle auquel j'ai assisté était fort intéressant. L'affluence était telle que j'ai dû partager avec un terreneuve du quartier une place debout, que j'avais bel et bien payée un décime. Voici la pièce en question:

LES PUNAISES

La scène représente le cabinet du propriétaire. A droite, un buffet. A gauche, une forêt vierge ornée d'une pendule empire. Ce luxe d'une pendule "ancienne" dans une forêt, et d'une forêt "vierge", dans un simple bureau, signale le propriétaire comme un personnage considérable.

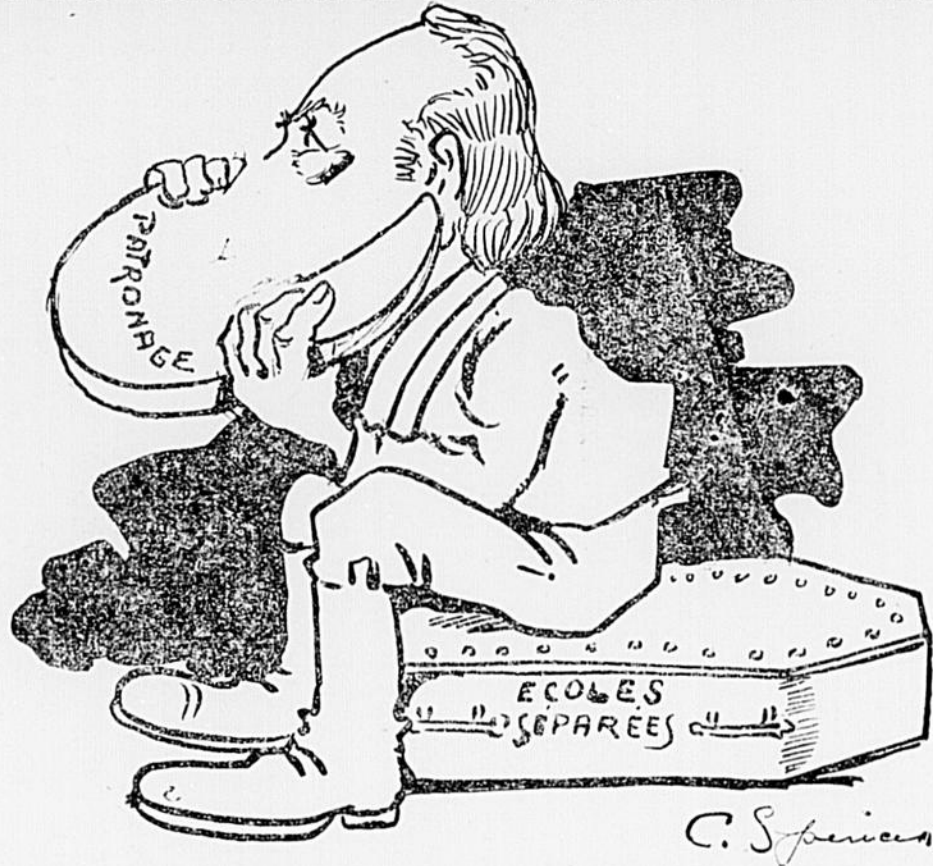
Le propriétaire, seul. — Quelle heure est-il? (Il regarde du côté de la forêt.) Onze heures! Oh! oh! c'est le moment de filer! Si j'attends cinq minutes de plus, la bourgeoise va rentrer, et je ne pourrai pas encore aller prendre mon absinthe! (Avec un geste résigné.) Oh! là! là! quels crampons, ces femmes! (Bien qu'il n'y ait aucune porte apparente, on frappe.) Entrez! (On frappe de nouveau.) Mais entrez donc, que je vous dis! Vous avez donc du fromage de porc dans les oreilles?

Entre M. Dujonc ou plutôt non, M. Dujonc n'entre pas: il sort du bois. Selon toutes probabilités il y est allé pour prendre l'air d'abord, pour mettre sa montre à l'heure, secondement et ensuite pour cueillir la fraise, le muguet ou quelque autre denrée printanière. Il est vêtu d'une blouse bleue, cravassé d'écarlate, tient respectueusement à la main son haut-de-forme orné d'une plume blanche; il s'incline.

Le propriétaire, allant au-devant de lui. — A qui ai-je l'honneur de parler, esvêpé? C'est-il à l'ambassadeur de Madagascar?

M. Dujonc. — Je vous demande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...

Le propriétaire. — Ah! bon! très bien! J'vous r'mettais pas, monsieur Dujonc. Et madame Dujonc, elle va bien? et la p'tite Dujonc? et le p'tit Dujonc?... Allons tant mieux... Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc?



Le nez dans son fromage, M. Monk vient de déclarer que la question des écoles est dans la tombe, c'est-à-dire enterrée.

M. Dujonc. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

Le propriétaire. — Ah! votre petite domestique va se marier avec le coiffeur?

M. Dujonc. — Non. C'est autre chose. Je vais vous dire, monsieur; c'est plein de punaises, chez moi.

Le propriétaire, gravement. — Des punaises?

C. Dujonc. — Oui.

Le propriétaire, plus grave encore. — Et qu'est-ce que c'est donc que ces punaises-là?

M. Dujonc. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A preuve que le papier en est farci.

Le propriétaire. — Ah! diable, c'est le locataire d'a... (Récapitulant.) C'est le lo-ca-sai-re d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. Dujonc. — Pourquoi?

Le propriétaire. — Parce que je n'ai pas son adresse... si je l'avais, on pourrait s'arranger. Je lui écrirais...; mais dans ces conditions-là, il m'est absolument impossible de décider quelque chose pour le moment.

M. Dujonc. — Ce n'est pas trop plaisant, s'il faut que j'attende longtemps!

Le propriétaire. — Ayez au moins un peu de patience!

M. Dujonc. — Alors, moi, quoi qu'il faut que j' fasse avec les punaises?

Le propriétaire, gravement. — Ecoutez, mon brave monsieur Dujonc, je suis un homme tout ce qu'il y a de bon, moi, je ne demande qu'à arranger les choses, si vous le voulez bien?

M. Dujonc, avec empressement. — Mais je ne demande pas mieux! D'ailleurs avec moi, il y a toujours moyen de s'entendre.

Le propriétaire. — Eh bien! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine à trois semaines au plus. Si d'ici là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder. (Rideau.)

GEORGES AURIOL.

A QUOI SERVENT LES MODES

Quelques esprits chagrins vous diront que les modes n'ont servi qu'à cacher des imperfections.

Par exemple, les robes à traine furent lancées par les filles de Louis IX, pour dissimuler leurs pieds trop grands; la reine Marie, femme de Philippe III, inventa les hautes guimpes parce qu'elle avait un cou trop long; la belle Ferronnière, qu'une cicatrice marquait en plein front, la cacha sous un bijou; Anne d'Autriche, qui avait les plus beaux bras du monde, voulut les montrer et elle imagina les manches courtes; enfin, Mme de Pompadour, qui était fort petite, parvint à se grandir grâce aux talons exagérés de ses mules de satin.

Voilà ce que l'on retient seulement de là à décréter que les modes ne servent qu'à cacher des imperfections, il n'y a qu'un pas vite franchi, et l'on fait bon marché de l'élégance et de la grâce que chaque mode apporte avec elle, faisant de la femme un être nouveau, à chaque saison.

Parc Sohmer
OUVERT TOUS LES DIMANCHES
Attractions Variés
Bande Complète.
ADMISSION, 10c.

EN VOULEZ-VOUS DES LIVRES?

Le plus bel assortiment de livres littéraires, scientifiques, historiques, etc., etc. Spécialité: Romans et revues illustrées, journaux humoristiques, journaux quotidiens, français, etc., etc.

Toutes les nouveautés de Paris.

J. PONY

370 Rue Ste-Catherine Est
PRIX MODÉRÉS Tél. Est 2855

Sirop d'Anis Gauvin

Pour une guérison rapide dans tous les cas d'Insomnie, Dentition douloureuse, Rhume, Diarrhée, Coliques, etc.

Demandez toujours le

Sirop d'Anis Gauvin

Il soulagera le Bébè dès la première dose et le guérira plus vite et plus sûrement que n'importe quel autre remède.

En vente partout à 25c



—Marie, vous allez briser cette table.
—Non, madame, je n'ai qu'un pied dessus.

L'AUMONE !

Histoire d'une lettre et d'un article.

Vers le milieu du siècle dernier, un célèbre écrivain, encore inconnu, et qui devint plus tard le plus grand critique dramatique de son époque, déposa le manuscrit d'une nouvelle, dans la boîte aux lettres d'un quotidien.

Le lendemain, notre homme ouvre le journal et constate que son article a paru. Grande joie, il se précipite chez le secrétaire de rédaction et demande son bon de caisse. On lui remet aussitôt, mais quand l'homme de lettres voit le chiffre il s'écrie :

— Oh non, Monsieur... je ne demande pas l'aumône, et il sort en faisant claquer la porte.

Mais le soir, ce que l'écrivain avait dédaigné, son estomac le réclamait impérieusement, alors l'auteur de l'article prend sa bonne plume et fait porter au journal la lettre suivante :

"Ce matin, un individu s'est présenté en mon nom pour toucher ce qui me revenait pour mon article paru hier dans votre illustre journal, et, cet imbécile refusa d'en toucher le montant.
"Voulez vous avoir l'extrême obligeance de les remettre au porteur de ce mot, qui me les rapportera chez moi car je suis cloué au lit par d'affreux rhumatismes.
"En vous remerciant...etc."...

Signé X***.

Et de Villemessant, car c'était lui le rédacteur en chef de ce journal dont il est question, répondit :

"Mon cher confrère voici les quarante deux francs dûs pour votre brillant article et... cent francs pour la lettre".

LE POMPIER DE SERVICE.

CHARMANTE SOIREE

Lui. — Alors tu tiens absolument à aller à cette soirée?

Elle. — Oui.

Lui. — Peut-on aller en soirée chez ces gens-là!...

Elle. — Rien ne te force à m'accompagner.

Lui. — Evidemment, car tu dois avoir donné quelque rendez-vous à un des nombreux gigolos qui te font la cour.

Elle. — Idiot.

Lui. — Oui... je sais... Idiot pas tant que tu crois, ma petite; je sais ce que je sais... Tu aimerais autant que je te laisse aller toute seule à cette soirée afin de te faire accompagner ce soir en voiture. Je les connais, les voitures... on se presse la main, on s'approche les genoux, on s'embrasse, etc; j'ai fait tout ça avant toi, et pour me monter le cou, il faut te lever de bonne heure.

Elle, très calme. — Mais je ne comprends pas ta jalousie, puisque tu m'accompagnes.

La bonne. — Voilà le pédicure.

Elle. — Enfin! (Au pédicure.) Je vous attendais avec impatience, car je n'aurais pas pu mettre mes haussures neuves.

Lui, au pédicure pendant qu'elle a le dos tourné... bas. — Mon ami, je vous donne cinq louis si vous mettez madame dans l'impossibilité de sortir.

Le pédicure, qui a une tête de bandit. — Entendu.

Lui, au pédicure. — Après Madame, vous viendrez m'enlever mon oeil-de-perdrix et puis mon cor.

Elle, au moment de confier son pied au pédicure. — Je vous donne cinq louis si, tout à l'heure, vous mettez monsieur dans l'impossibilité de m'accompagner.

Le pédicure, qui a une tête de bandit. — Entendu.

(Une heure plus tard, tous les deux boitant, jurant, sacrant, se décident à passer la soirée ensemble. Ce fut gai.

Ils ont d'ailleurs changé de pédicure. Ils ont chacun le leur.)

Ives MIRANDE.



—C'est une invitation pour la réception de M. Pigeon.
—Je la connais celle-là... c'est un canard.

Théâtre National Français, COIN STE-CATHERINE EST ET BEAUDRY

SEMAINE DU 23 SEPTEMBRE 1912

Double spectacle -- Deux comédies

"LA SACRIFIEE" en 3 actes.

"L'ECRAN BRISE" en 1 acte.

THEATRE DES NOUVEAUTES, S. maine du 23 Sept

Tel. Est 1395.

J. H. RICHARDSON, Dir.-Prop.

M. Harmant et sa troupe dans

" DOIT-ON LE DIRE "

COMEDIE EN 3 ACTES, par Eugène Labiche.

On réserve billets en Matinée et Soirée.

NATIONOSCOPE SEMAINE DU 23 SEPT. 1912

LE PETIT MUET

Drame en 5 actes par Henri Kéroul

Mme BELLA OUELLETTE dans Le Petit Muet.

M. ELZEAR HAMEL dans François Tatureau, M. E. VALHUBERT dans Mathias Bordier.

Matinée tous les jours

EXAMEN DES YEUX GRATIS

Ne négligez aucun mal de Yeux la Vue est trop Précieuse.
Toute lunetterie non faite sur commande est toujours nuisible.
N'achetez jamais des Verres Ambulants, ni aux Magasins-à-tout-faire.
Elles ne remplacent l'Examen des Yeux par un savant Spécialiste.
Si vous tenez à Guérir vos Yeux sans drogues, opération ni douleur !

ALLEZ A L'INSTITUT D'OPTIQUE
Voir et consulter le **Specialiste BEAUMIER** Le meilleur de Montréal.
144 Est, rue Ste-Catherine, Près Ave Hôtel-de-Ville.

Il recherche les Cas difficiles, Désespérés : Pose Yeux Artificiels, Naturels à se tromper.
Fabrique et ajuste lui-même, depuis 25 ans, lunettes, lorgnons, etc.
Ses nouveaux "Verres Toric à ordre" sont garantis pour lire.
Voir de Loin et de Près, pour tracer, coudre, lire et écrire.

AVIS Cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie.
Prenez garde ! Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.
Heures de bureau : Tous les jours de 9 à 5 hrs. (Dimanche de 1 à 4 hrs.)

FUMEZ LE CIGARE

" LA CHAMPAGNE "

Le régal des fumeurs
depuis 25 ans.... 10c

DEMANDEZ UN CIGARE

" LA THORA "

à 15c., le meilleur pur Havana sur le marché.

Manufacturés par

La Champagne Cigar Factory

TURLUPINADES

Et Zandring est toujours là.

On ne parle plus de Polly B.

M. Ainey n'est pas l'ainé du Bureau de Contrôle. Sans ça...

Le commissaire Ainey est l'ouvrier du pavage à bon marché.

Le bureau de placement indigo fonctionne toujours.

"Dans Richelieu y avait un candidat..." Air inconnu.

M. Joseph Ainey devrait se soigner.

M. Dupuis reste au fond du sien. Mais qui ne dit mot...

"Put me off at Buffalo!" commande M. Ainey.

Pelletier vient de faire un pied-de-nez au "Round Robin".

Les absents ont toujours tort, disait l'autre jour L. P. Pelletier.

M. Bourassa va-t-il assister au banquet du 21?

Nous sommes des Latins, c'est encore mieux que de faire les pantins.

Quand un juré arrive en retard: \$4.00. Quand c'est un juge, que doit être l'amende?

Nous avons maintenant notre Conseil des Dix, tout comme à Venise.

Ne pas oublier que l'échevin Ward fait parti du Conseil des Dix.

Le Boulevard de l'Aqueduc, tel un sac enfariné, ne nous dit rien qui vaille.

Allons les Giroux, les Martin et les Lapointe du Conseil, ouvrez l'oeil et le bon.

Et Godfrey, ce phénix, trouve que ça va bien. Ça va bien, en effet.

M. Ainey s'écrie qu'on veut tuer le Bureau de Contrôle. Est-il possible d'assassiner un cadavre?

\$7,500 à un contrôleur qui veut que la ville perde \$8,000! Halte-là! C'est trop \$15,500.

Le Conseil de Ville sera-t-il donc toujours le dindon de la farce de MM. les commissaires.

Dans le comté de Richelieu il n'y a pas de bleu digne d'être candidat.

M. Borden parle de réorganiser le service civil à Ottawa. Voilà qui sent la guillotine.

M. Armand Lavergne est comme soeur Anne: il attend toujours son plébiscite.

Quand on se voit rivé, boulonné à un fauteuil, peut-on assister à un banquet?

M. Nantel fournira les carottes, les melons et les poires du banquet bleu. On fait ce qu'on peut.



—Armand Lavergne veut se faire élire député au fédéral.
—Qu'il fasse donc comme Bourassa .. ça sera complet.

Henri Bourassa ne peut souffrir qu'on parle de conciliation. Le pâtre!

On veut la tête de M. Pelletier. Il y a des gens qui se contentent de peu.

Du moment qu'il s'agit de manger, M. Nantel est en faveur du banquet du 21.

Pourvu qu'il y aura des liqueurs douces, M. Monk est satisfait d'assister au banquet du 21.

On fêtera le premier et dernier anniversaire de la victoire (volée) conservatrice.

C'est le 21 mars 1909 que fut votée la loi de la marine. Rien n'a été changé depuis. Rien ne sera changé non plus.

La Banque Municipale de M. l'échevin Martin est encore loin... loin...

Les sociétés anti-alcooliques et de tempérance veulent la fermeture de tous les hôtels et de tous les bars. La ferme!...

Laissez donc Borden au vestiaire, dit A. Trebate. Que non pas. Au vestiaire on met ordinairement quelque chose d'utile.

Drôle tout de même le grrrrrand parti conservateur n'a plus d'organe français à Montréal. Drôle, très drôle!

M. Ainey est un petit homme fait pour les petits salaires.—"Le Pays."

Non, c'est plutôt un gros salaire pour les petits contrôleurs.

La crise du latin.
—J'ai sauté par-dessus la corde, dit la soeur. Sursum corda, fait le frère, bachelier modern-style.

—Hé bien! chère madame, votre jeune fille va avoir des prix.

—Comment voulez-vous qu'elle en ait? Elle ne travaille pas, elle bavarde constamment.

—Justement... prix de langue vivante.

On demandait à notre entomologiste canadien, Germain Beaulieu, le pauvre malgré lui, ce qu'il pensait de ses sauveteurs:

—Oh! dit-il, je n'avais pas prévu cette nouvelle espèce d'insecte: la mouche du cochon...

MERVEILLEUX ESPRIT D'APPROPOS D'UN JEUNE HOMME CHIC

Le monsieur désespéré. — Zut! fûte! C'en est fait! plus d'espoir! C'est le plancher qui s'affaisse! C'est le plafond qui s'écroule! C'est ma raison qui s'égare! Mon Dieu, que je suis malheureux!

Le jeune homme chic. — Qu'est-ce qu'y a?

Le monsieur désespéré.—Y a, monsieur, que les Sucreries de Tamatave 78,3 pour cent sont tombées à 25 centimes! que les Chemins de fer de Terre-Neuve ont fait la culbute! que les Pains d'Epices de Nijni-Novgorod sont en déconfiture! que l'Emprunt de la ville de Brives-la-Gaillarde 95 pour cent est dans les choux! que je perds ma galette!... Y a, monsieur, qu'on m'a barboté mon portefeuille, contenant 38,000 balles! que ma fiancée a repris sa parole, et que le bijoutier, lui, n'a pas voulu reprendre la bague! que je suis compromis dans l'affaire Dupont-Durand! que j'ai un cancer à la rate! et que mon propriétaire me réclame des réparations locatives!... Y a, monsieur, que je suis fichu, flambé, traqué, déshonoré! que j'ai un pied dans la tombe! que mon coeur saigne! que je n'ai plus qu'à me suicider! Enfin, y a, monsieur, que je suis un homme à la mer!

Le jeune homme chic. — A propos de mer... avez-vous été à Ostende, cette année?

Général POUGHTRICK.



—La charité, s. v. p.
—Jamais, p. p. c.